

MEUSE

Laurence Gantois-Domange convoque l'esprit des lieux

Elle publie chez L'Harmattan un nouvel opus intime et délicat. « Ce qui reste » explore avec émotion les lieux qui ont compté dans sa vie et les personnes qui les ont marqués. Une symbiose d'où jaillissent des sensations et des souvenirs. Le tout servi par une écriture lumineuse.

Un chemin rectiligne au milieu des arbres près de la tranchée de Calonne. Une petite fille dans une bouée sur une plage d'Arcaillon. L'ambiance familiale du Dombasle, le bar de Jeannette et Lulu près de « Poinca » à Nancy... La Meusienne Laurence Gantois-Domange plonge dans ses souvenirs avec « Ce qui reste », son nouvel ouvrage paru chez L'Harmattan. Une couverture jaune pastel comme le soleil de Juanles-Pins, un matin d'été en bord de mer. Et puis ces trois mots à double sens, « Ce qui reste » ou « Ceux qui restent » ? Car c'est de cela qu'il s'agit : « La mémoire de ceux qui m'ont construite dans des lieux qui n'existent que par les gens qui y ont vécu », souligne l'auteur.

Après l'écriture de Geneviève,



Laurence Gantois-Domange : « On ne mesure pas la difficulté d'écrire sur soi ». Photo ER/DR

« une nécessité après la mort de ma mère » et Mes Allemagnes, sur son lien fusionnel avec ce pays, voilà donc l'ancienne professeure agrégée d'allemand plongée dans ses lieux et le souvenir des siens : sa mère par très petites touches, son père davantage, ses deux grands-pères... « Les lieux vides

d'âme n'existent pas. Cette âme me nourrit. Il faut un lieu pour que le fil se déroule ». Comme un prolongement des deux premiers opus.

On déambule avec Laurence Gantois-Domange dans les rues du Verdun des années 1960, des Américains, des Paris-Brest de chez « Alchen » et du café la Paix

« où le dimanche, il y avait de petits concerts ». La mémoire de Marc Rochette, l'ami de Verdun, le collègue d'histoire à l'humour légendaire. Une mémoire des sensations « y compris gustatives et auditives ». Un rien proustien. Un mélange de saveurs et d'odeurs. De petits riens qui font finalement un tout, une vie, des souvenirs. Qui font ce que nous sommes et qui, mine de rien, nous construisent.

« C'est là que l'écriture va naître »

Dans ces périples mémoriels et intimes on commence par une marche dans Paris, de la Gare de l'Est à la rue du Pot-de-Fer. Le chemin qui mène « chez ma psychologue » où tout commence : « C'est là que l'écriture va naître. Le voyage dans le passé et dans l'intime prend sa source ici ». Une aventure intérieure qui poursuivra sa route jusqu'au bureau de sa maison, « un anti-lieu ». On s'arrêtera à Hagondange chez Georgette et Guy, des amis d'enfance de son père dont on aura préalablement visité la salle de classe, mais aussi dans la boulangerie de l'oncle Guy et de la tante Madeleine à Gondre-

ville, chez le grand-père Pierre au 50 rue Jeanne-d'Arc à Vaucouleurs, dans la boutique d'Henri, l'autre grand-père. Ou encore dans la salle B12 du lycée Marguerite à Verdun où Laurence prit des cours lorsqu'elle était lycéenne et où elle en donna.

Et puis aussi la tranchée de Calonne, où planent les ombres de Genevoix et de Jünger. « On y va sans arrêt. C'est un lieu du passé qui porte toutes les strates familiales. La forêt c'est la liberté, même si elle est cabossée. C'est un lieu à l'image de moi ».

Au fil des livres, au fil des pages, au fil des histoires, s'affirme un vrai style, une manière d'écrire qui transporte. Et ce troisième opus n'est pas le dernier d'une trilogie. C'est l'un des maillons d'une « multilogie » dont un nouvel anneau est déjà écrit. Il traite « des femmes qui m'ont ouvert leurs bras. Mes amies proches, des aïeules, des artistes... C'est un hommage aux femmes qui ont traversé ma vie ». Parce que « l'écriture, c'est vital. Ça devient un besoin, un plaisir, une difficulté. On ne mesure pas la difficulté d'écrire sur soi ».

Frédéric PLANCARD